Institutional Repository - Research Portal
Dépôt Institutionnel - Portail de la Recherche
researchportal.unamur.be
University of Namur

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

De Big Brother à Big Data. De la surveillance au profilage.

Rouvroy, Antoinette

Published in:
Philosophie magazine

Publication date:
2018

Document Version
le PDF de l'éditeur

Link to publication

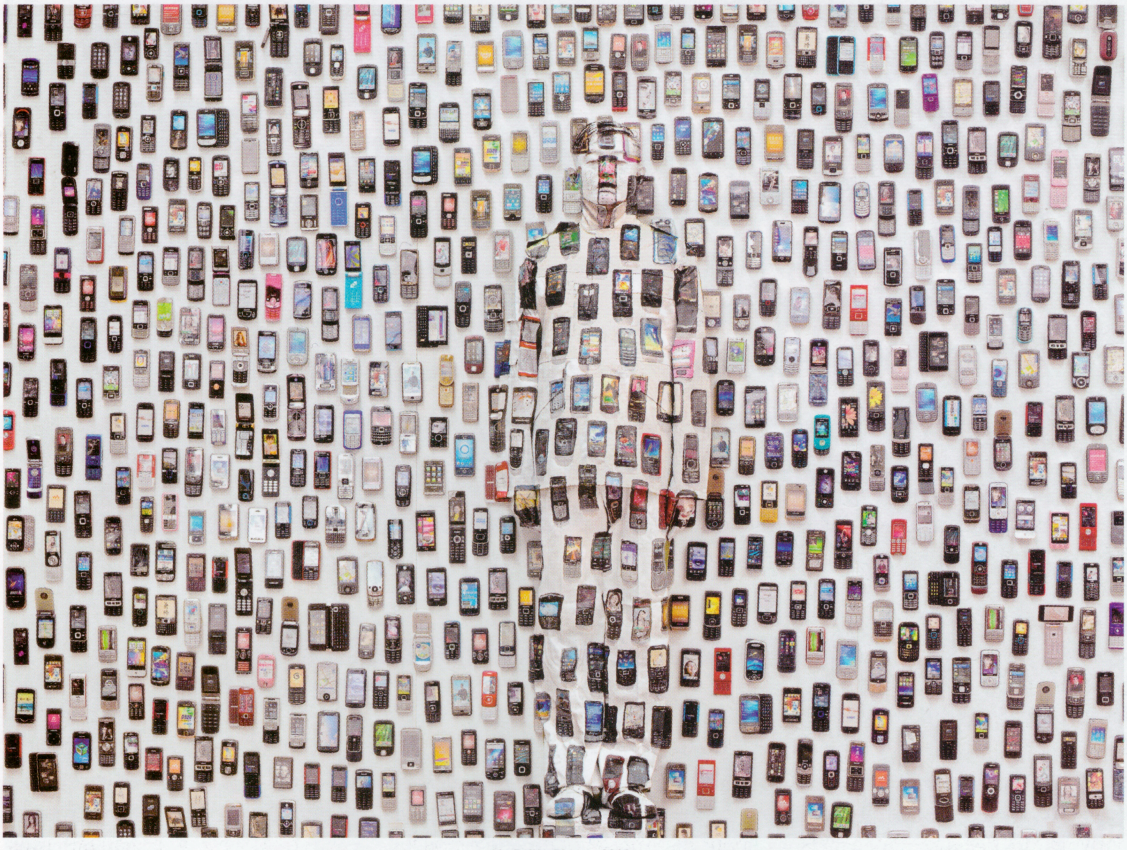
Citation for pulished version (HARVARD):
Rouvroy, A 2018, 'De Big Brother à Big Data. De la surveillance au profilage. Contribution au Hors série "Michel Foucault: Le courage d'être soi"' *Philosophie magazine*, vol. Hors série. Foucault. , numéro 36, pp. 60-63.

General rights
Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy
If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Download date: 03. Jul. 2025



© Liu Bolin / courtesy Magda Danysz Gallery, Paris.

Liu Bolin, *Phones*, 2013.

De la surveillance au profilage

Antoinette Rouvroy propose une relecture de Foucault à l'heure du numérique, du Big Data et de l'hyper-puissance. Ou le triomphe de **la potentialité mise en algorithme par le profilage, au mépris de la singularité et de l'imprévisibilité des sujets.**

ENTRETIEN AVEC
ANTOINETTE ROUVROY
Propos recueillis
par **Catherine Portevin**

Comment Foucault vous aide-t-il à penser la société de surveillance que le numérique construit aujourd'hui ?

ANTOINETTE ROUVROY ☞ Il m'aide justement à ne pas la voir comme une société de surveillance ! La pensée de Foucault est une toile de fond qui me permet de distinguer ce qui, avec le numérique, nous emmène bien au-delà de Foucault. Je m'explique. Je l'ai beaucoup lu lorsque je préparais ma thèse en philosophie

du droit sur la génétique [1]. J'y analyse la manière dont les discours survalorisant le caractère prédictif des gènes produisent une forme de discipline sur les corps et une hyper-individualisation des risques, jusqu'à accréditer la nécessité de la fin de l'État-Providence. Là, j'étais en plein dans la biopolitique de Foucault, c'est-à-dire une forme de pouvoir qui s'exerce sur le vivant, sur les corps, par une surveillance individualisée.

Mais, lorsque je me suis intéressée ensuite aux nouvelles pratiques statistiques, rendues souveraines par la numérisation massive de données – les Big Data –, je me suis rendu compte qu'on s'éloignait très fortement de ce type de pouvoir. Au milieu des années 1970, lorsque Foucault formalise son concept de «*biopolitique*», l'informatique existait mais la cybernétique des années 1950 inspirait surtout la science-fiction; l'intelligence artificielle était balbutiante. On pouvait à la rigueur imaginer une surveillance automatisée, une télésurveillance, avec un surveillant machinique qui, sans être vu, fait savoir qu'il voit – c'est le principe du Panoptique de Bentham, dont parle Foucault. Mais nous ne sommes plus du tout dans ce modèle de la surveillance, ne serait-ce qu'au sens strict; si les algorithmes nous gouvernent, ils ne nous regardent pas, rien ne passe par le visuel. L'image d'un œil surplombant qui verrait tout et chacun est inopérante pour comprendre la société numérique.

Vous utilisez pourtant le terme foucaldien de «*gouvernementalité*». Pourquoi?

☞ La pensée de Foucault demeure pour moi très féconde. J'ai repris les trois socles qui la structurent – savoir, pouvoir, sujet – pour les réexaminer à l'œuvre dans les Big Data: comment, par la transformation de données en informations, le savoir est-il produit? Comment le pouvoir s'exerce-t-il, et lequel? Quelle construction du sujet est-elle possible dans cet univers?

Or, ici, le savoir n'est plus produit, puisqu'il est conçu comme déjà là, immanent au jeu des données (par le *data mining* ou exploration des données) comme si les données, c'était le tout du monde. Il s'agit d'une production de savoir purement inductive et statistique, qui instaure un régime de fiabilité sans vérité: l'information est opérationnelle, ni vraie ni fausse; on ne demande pas aux modèles algorithmiques, qui calculent nos «profils», d'être adéquats, mais «d'optimiser» un état de fait, quel qu'il soit, pour saisir sa potentialité. Nos traces numériques ne disent pas qui nous sommes mais ce dont nous sommes potentiellement capables.

Concrètement: si j'ai cherché sur Internet l'adresse d'un plombier, l'algorithme fiable est celui qui va me proposer un nouveau lave-linge, et il ne cherche pas à savoir si j'ai l'intention d'en acheter un, ni si je le ferai...

☞ Voilà, c'est une fiabilité sans épreuve, sans vérification, donc sans vérité. Ce qui intéresse le calcul, c'est calculer le possible. La cible de cette gouvernementalité, ce qu'elle cherche à maîtriser, ce ne sont plus des corps physiques, ou un territoire, ou, comme chez Foucault, la lèpre, la maladie mentale, l'étranger, mais, bien plus généralement, l'espace spéculatif de l'incertitude. Elle →

1. *Human Genes and Neoliberal Governance: A Foucauldian Critique*, rééd. Routledge-Cavendish, 2010.

«Nous ne sommes pas dans un régime de normalisation mais de neutralisation. Et de neutralisation de la vie elle-même»

n'agit pas sur les gens mais sur la prévisibilité de leurs actes, sur la possibilité que vous ne remboursiez pas votre crédit, que vous soyez malade, que vous soyez une employée procrastinatrice, que vous commettiez un acte terroriste... Par exemple, imaginez un assureur qui détecterait grâce à un algorithme que, parce que vous êtes abonnée à telle ou telle *newsletter*, que vous allez sur tel ou tel forum ou par de multiples autres traces, parfois sans rapport les unes avec les autres, corrélées entre elles (vous faites vos courses dans tel supermarché, vous habitez tel quartier, vos amis Facebook, etc.), vous êtes potentiellement victime de violence conjugale et pouvez donc mourir prématurément. L'assureur va vous considérer comme déjà morte et vous éjecter de l'assurance-vie. Ce risque n'est pour l'instant que théorique. Prenons un autre exemple, plus proche de l'univers de Foucault: la libération conditionnelle. Il existe aujourd'hui des systèmes algorithmiques de recommandation ou d'aide à la décision capables d'établir des profils de récidivistes potentiels. Quels que soient le comportement du détenu réel en prison, son histoire, sa motivation personnelle, sa propre parole, la machine va préconiser de le maintenir ou pas en détention.

Le juge de l'application des peines peut toujours ignorer cet avis...

☞ Oui, mais cette décision lui sera deux fois plus difficile à prendre que celle qu'il prendrait dans l'incertitude. Effectivement, on ne peut pas parler strictement de déterminisme technologique: ce n'est pas la machine elle-même qui donne à sa recommandation une force prescriptive. Mais dans ce contexte socio-technique, le juge qui ira contre la machine aura à justifier sa décision avec le même langage que la machine, c'est-à-dire celui de la statistique, parce qu'on ne peut pas combattre des chiffres par l'argumentation linguistique. Du coup, aller contre devient périlleux. Autrement dit, il s'agit d'une forme de pouvoir qui s'exerce avant même que les individus soient confrontés à l'incertitude et aient pu pour eux-mêmes construire la motivation de leurs actes.

Peut-on encore dire qu'il s'agit d'un pouvoir qui définit et impose des normes?

☞ Nous sommes loin de l'univers disciplinaire qu'a décrit Foucault. La biopolitique selon lui consiste à produire des corps dociles par rapport à des normes qui leur préexistent. La gouvernementalité algorithmique paraît très émancipatrice par rapport à ce modèle puisqu'il s'agit au contraire de produire des normes dociles au corps. C'est par exemple la «magie» du *deep learning* et du *feed-back look*, procédés par lesquels la machine est capable de modifier elle-même ses modèles par rétroaction: si votre comportement concret ne correspond pas à la modélisation qui en avait été faite, cela ne va pas être considéré comme une erreur mais au contraire une occasion d'entraîner la machine pour affiner le profilage. Il s'agit donc d'une normativité éminemment plastique, fluide, qui colle aux comportements de chaque individu comme une seconde peau.

Au point que nous devenons notre propre profil?

☞ Exactement! Refuser d'être profilé revient dès lors à ne pas vouloir être soi-même, puisque chacun devient en quelque sorte sa propre référence statistique... ce qui correspond ironiquement à ce que Foucault semblait prôner: ne pas être gouverné par autre chose que par soi-même. Eh bien, on y est... et c'est l'horreur! On touche là à l'ambivalence de la référence à Foucault, mais aussi à Deleuze et Guattari, ou à Simondon, les philosophes critiques des années 1960-70 qui ont le mieux pensé la technique et le pouvoir. On a très envie de se référer à eux, puisque à certains égards, notre société numérique a l'air d'incarner leur rêve: l'horizontalité du pouvoir, l'efficacité du réseau, le remplacement du gouvernement par la gouvernance, le retour au sujet... Mais au lieu d'engendrer de la créativité, des différences, des bifurcations, de libérer la spontanéité de la vie, on aboutit à un système qui au contraire referme l'espace des possibles en prétendant les gouverner par le calcul. Pour revenir à votre

ANTOINETTE ROUVROY

Juriste et philosophe du droit, chercheuse au Centre de recherche Information, droit et société de l'université de Namur en Belgique. Elle développe une réflexion pluridisciplinaire, philosophique, juridique et politique sur les implications de ce qu'elle a appelé la *« gouvernementalité algorithmique »*. À lire en particulier: « Gouvernementalité algorithmique et perspectives d'émancipation », avec Thomas Bern, dans la revue *Réseaux*, n° 177 (2013/1).

© DR

« C'est ce que Foucault semblait prôner : ne pas être gouverné par autre chose que par soi-même. Eh bien, on y est… et c'est l'horreur ! »

question sur la normativité, je dirais que nous ne sommes pas dans un régime de normalisation mais de neutralisation. Et de neutralisation de la vie-même en ce qu'elle est altération imprévisible, jamais complète, jamais adéquate à elle-même. Cette inadéquation à soi-même est la source de notre angoisse existentielle mais elle est aussi l'espace de notre liberté. Or, c'est ce « trou » que la gouvernementalité algorithmique tend à boucher en organisant un espace lisse et continu dans lequel nous n'avons plus à élaborer nos motivations, à justifier *a posteriori* des actes, à mettre en forme le monde par le récit. Nous n'avons plus ni à vouloir, ni à dire. Nous sommes dispensés de penser, de choisir, donc de prendre en charge la part tragique de l'existence humaine, puisque décider, c'est se confronter à de l'incertitude radicale. Pour la neutraliser, il n'y a rien de plus efficace que, en quelque sorte, de produire l'avenir.

Nous n'avons pourtant jamais été tant incités au récit intime, à la personnalisation de nos espaces virtuels, à l'exposition de soi-même, que par les réseaux sociaux…

☞ Ce n'est pas de la personnalisation, c'est de l'individualisation. Cela n'a rien à voir avec la construction du sujet ou avec *« l'individuation »* dont parle Simondon. Mettre le consommateur au centre, adapter, comme le font les « bulles de filtres », le contenu informationnel en fonction de chaque individu, n'a rien à voir avec la situation toujours singulière du sujet, son histoire, sa biographie, bref tout ce qui est in-profilable. Peut-être cette exposition un peu frénétique de soi, ces sortes de performances identitaires sur les réseaux sociaux, sont-elles aussi le symptôme de nos incertitudes d'exister. Car en tant que personnes, nous n'intéressons plus personne, et certainement pas Facebook ! Vous voyez, nous sommes très loin de la notion de surveillance.

Quelle est alors la fin de cette gouvernementalité, si ce n'est pas la normativité d'un certain ordre social ? Est-elle sans but ?

☞ Oui, elle est sans but. Sa seule aspiration est d'immuniser le calcul lui-même, donc aussi les flux capitalistiques, contre tout l'incalculable qui pourrait les mettre en crise : la singularité du sujet, les récits, le monde physique et matériel et ses limites – il n'est jamais tenu compte du problème de l'épuisement des ressources dans ces modélisations de l'avenir.

Voici donc un pouvoir sans finalité, sans surveillance, sans coercition, sans autorité, et pourtant, c'est pire que Big Brother ?

☞ Avec Big Brother, l'autorité était incarnée dans une figure plus ou moins concrète, en tout cas identifiable. Ici, il n'y a pas d'autorité concrète mais une hyper-puissance concentrée entre les mains des créateurs et acteurs de l'internet – les GAFAM : Google, Amazon, Facebook, Apple et Microsoft. En accumulant et traitant ces Big Data, ils acquièrent un pouvoir plus important que n'importe quel État parce qu'ils contrôlent ce qu'est aujourd'hui la richesse : non pas tant l'argent que le possible. Qui maîtrise l'espace de la potentialité, devient le maître du monde !